

Claire Duguet

## Quelques notes sur le père dans *RSI* et *Le Sinthome* \*

La conception freudienne du père est développée dans son élaboration du complexe d'Œdipe où ce qui fait sa fonction passe par l'interdit de jouissance adressé à l'enfant. Puis, avec *Totem et Tabou*, le père devient le fondement du sujet, à partir du père mort, de sa symbolisation en totem et de l'identification des fils à ce père aimé. Enfin, avec *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Freud maintient le caractère décisif du père dans la constitution du sujet, mais comme un « faisant fonction de ». Le père, c'est Dieu lui-même mais qu'il n'y a pas moyen de connaître : « Je suis celui qui suis. »

Lacan, en reprenant Œdipe, marquera très tôt ses réserves sur le mythe. Dans « Les complexes familiaux <sup>1</sup> », en 1938, il annonce les modifications que le déclin de la famille patriarcale va provoquer. Il décrit le complexe d'Œdipe comme un mythe dépendant du complexe de civilisation et du système d'alliance dans lequel il apparaît.

Lacan travaillera la place du père à partir du complexe de castration et fera passer la fonction paternelle par l'interdit de jouissance adressée à la mère. Lacan considère l'angoisse de castration comme universelle, l'Œdipe ne serait qu'une version culturelle de la castration et du manque. Il préfère s'appuyer sur *Totem et Tabou* quand il dégage la fonction essentielle du père qui est symbolique, fonction de séparation et d'organisation des liens (exogamiques). Il distingue définitivement le père du Nom-du-Père par l'opération de la métaphore qui fait du père un signifiant apporté par le père et reçu comme tel par le désir de la mère.

\* Intervention au séminaire mensuel à Montpellier, juin 2007.

1. J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

Lacan extrait la dimension humaine de toute tentative de réduction biologique, en faisant de l'être père un pur signifiant d'où s'origine la loi. À l'aliénation de l'enfant au désir imaginaire de sa mère, la métaphore paternelle propose une aliénation aux lois symboliques du signifiant, dont un manquera toujours, celui de la signification du désir de la mère justement. Il constituera le refoulement originaire sous la forme d'un insu de toujours qui sera recouvert en partie par le signifiant phallique. D'une position d'assujetti à sa mère, l'enfant passe à celle de sujet divisé, aliéné à la signification phallique.

Quand même, prise dans son ensemble, la conception freudienne du père est très proche du concept lacanien de Nom-du-Père, avec la primauté du symbolique articulé à l'ordre du signifiant phallique. Le totem du père mort et le masque du Nom-du-Père sont deux figures du père dans son rôle de semblant.

Avec *Les Noms du Père* en 1963 <sup>2</sup>, séminaire interrompu qu'il reprendra sous forme des *Non-dupes errent* en 1973, Lacan a l'idée de dépasser ce qu'il considère comme les impasses de l'Œdipe freudien, ce roc de la castration qui assujettit le sujet à l'amour du père à partir précisément de la conviction que lui seul détient le phallus : du côté intime cela donne l'angoisse de castration pour les hommes et le *Penisneid* pour les femmes, du côté public l'assujettissement à un maître, un gourou, un autocrate...

N'oublions pas qu'entretiens il y a le séminaire *Encore* <sup>3</sup> (1972-1973) avec les formules de la sexuation. Lacan y distingue la position féminine de la position masculine à partir de la jouissance, avec ses formules chocs : La femme n'existe pas et il n'y a pas de rapport sexuel. Ces deux énoncés participent de la prise de distance que prendra Lacan avec le complexe d'Œdipe.

Lacan pluralise les Noms du Père, ce qui revient à désincarner réellement la fonction paternelle. L'être père n'est plus assuré uniquement par un faisant-fonction-de-père et une opération métaphorique articulant symbolique et imaginaire, c'est-à-dire articulant signifiant phallique et signifié du désir de la mère. En effet, ce père symbolique (signifiant du père mort) renvoie à l'ornière de l'amour pour le père avec, au bout, le nom du nom du nom, soit Dieu le Père,

2. Excommunication de Lacan de l'IPA.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

le père du nom. Lacan insiste, il n'y a pas de Nom propre pour la fonction mais il y a des noms pour les noms du père, comme l'Homme masqué (*L'Éveil du printemps* de Wedekind) ou le nom d'artiste (Joyce), la femme (*Le Sinthome* <sup>4</sup>).

Que faut-il d'autre pour assurer la fonction paternelle ? Il ne suffit pas que le père jouisse d'une femme pour qu'il mérite son nom (de père). Déjà dans la fin du séminaire *L'Angoisse* <sup>5</sup>, avant la leçon unique des *Noms du Père*, Lacan pose que « le père n'est pas *causa sui*, mais sujet qui a été assez loin dans la réalisation de son désir pour le réintégrer à sa cause <sup>6</sup> ». Il s'agit d'un sujet qui trouve dans le corps d'une femme ce qui lui donne accès à sa jouissance et qui fait de celle-ci la cause de son désir, ce qui requiert, condition indispensable, l'implication du désir de cette femme.

Ainsi, la fonction du père ne se limite pas à respecter la loi de l'échange et de la parole (père symbolique), il faut qu'il soit un modèle de la fonction en animant le signifiant père de sa jouissance propre en faisant d'une femme cause de son désir.

Avec *RSI*, Lacan oriente radicalement la psychanalyse autour de l'axe du réel :

- le travail de la cure (l'effet de sens basé sur l'équivoque déplacé de S et R à S et I) ;
- la formation du psychanalyste (la passe en tant que confrontation avec le réel de la castration) ;
- la théorie du sujet réel avec des structures fondées non plus sur une opération signifiante (imaginaire et symbolique) mais sur un acte de nomination qui noue imaginaire, symbolique et réel.

Le choix n'est pas sans risque, car le réel est ce qui ne peut ni se dire ni s'imaginer, pas plus se rêver et encore moins s'écrire. Le réel est ce qui est là de toujours et qui échappe à toute prise du symbolique et de l'imaginaire, c'est ce qui insiste et se répète dans le symptôme. Le réel n'est pas le trou, car un trou c'est un trou ; il est le bord du trou, ce qui « ek-siste » du trou et qui dès lors n'est supposé que d'une relation au symbolique à travers la lettre du

4. J. Lacan, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2001, p. 101.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

6. *Ibid.*, p. 389.

symptôme. Alors ce n'est plus du réel, c'est un savoir issu du réel et non équivalent au réel. Lacan entend le symptôme comme « ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, en tant, que seulement dans la lettre, l'identité de soi à soi est isolée de toute qualité<sup>7</sup> » et comme « la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine<sup>8</sup> ».

La topologie du nœud est ce qui permet à Lacan de figurer le réel, celui qui se noue à l'imaginaire du corps et au symbolique des signifiants, mais aussi le réel de la constitution du sujet parlant dans une logique sans loi, sans ordre. Le fonctionnement du nœud ne s'explique pas autrement que dans sa propre logique, celle de la consistance des cordes quand elles se coincent l'une à l'autre. Ces cordes forment des trous se répondant aussi l'un à l'autre. Cette mathématique sert de modèle à Lacan pour montrer l'ancrage dans le réel de la construction du sujet. Le sujet se construit sur fond de trou. Penser le sujet autrement relève de la religion ou de la philosophie.

Le réel du nœud, c'est le nœud borroméen, c'est-à-dire trois ronds noués de telle façon que, en défaisant l'un au hasard des ronds, les deux autres se trouvent libérés. Le réel du nœud, c'est qu'il n'y a rien pour expliquer cela, rien d'autre que « c'est ainsi », sous-entendu depuis toujours, il n'y a pas moyen d'y échapper et cette structure de nœud a des conséquences sur les trous, les boucles, les serrages... dans le réel du nœud. Pourquoi trois ? Parce que à deux ça glisse éternellement. Il y a besoin de trois droites pour arrêter un point.

Nous nous humanisons en devenant des êtres parlants, des « parlêtres », et ce parler qui relève du symbolique ordonnant l'imaginaire ne serait que du bla-bla-bla s'il n'y avait pas l'inconscient derrière. Il y a tout l'inconscient derrière. « On croyait que c'était les mots qui portent<sup>9</sup> », dit Lacan, qui portent le sujet de l'inconscient, celui de la chaîne du discours et de ses lois, « alors que si nous nous donnons la peine d'isoler la catégorie du signifiant, nous voyons bien que la jaculation garde un sens, isolable<sup>10</sup> » (irréductible). La jaculation ou la dimension sonore de la parole est un effet du réel, une

7. J. Lacan, *RSI*, 1974- 1975, séminaire inédit, leçon du 21 janvier 1975.

8. *Ibid.*, leçon du 18 février 1975.

9. *Ibid.*, leçon du 11 février 1975.

10. *Ibid.*

jouissance qui « ek-siste » au réel. Cela voudrait dire que le symbolique n'est pas seulement du bla-bla-bla, « il doit être pris dans sa consistance propre <sup>11</sup> », cette consistance qui fait la corde qui fait le nœud : « C'est ça le réel <sup>12</sup>. ».

Le symbolique, comme l'imaginaire, comme le réel ont en commun leur consistance propre, c'est-à-dire un réel. Et le réel du symbolique, c'est le trou de l'impossible à dire, le trou du refoulé originnaire qui fait l'inconscient et d'où peuvent surgir les Noms du Père.

L'humanisation du sujet se fait sur fond de réel à travers le nouage d'un dire qui accroche les trois dimensions, en nouant la parlotte, le bla-bla-bla qui représente le sujet, avec le réel du jouir. Ce nouage a des effets de réel sur le sujet, c'est-à-dire que, comme pour le nœud, il a une logique qui ne s'autorise que de lui-même, comme la mathématique, comme l'inconscient. Pour Lacan, le nœud est une figuration de l'inconscient, c'est-à-dire que « nous sommes dedans, nous y sommes pris ». Le nœud, comme l'inconscient, est un réel qui est le nôtre. « Le nœud est supposé par moi être le Réel dans le fait de ce qu'il détermine comme ek-sistence, je veux dire, dans ce par quoi il force un certain mode de *tourne-autour*, le mode sous lequel ek-siste un rond de ficelle à un autre [...] <sup>13</sup>. »

« La notion de l'inconscient se supporte de ceci que ce nœud, non seulement on le trouve déjà fait, mais on le trouve fait en un autre accent du terme : “On est fait !”, on est fait de cet acte X par quoi le nœud est déjà fait. Il n'y a pas d'autre définition, à mon sens, possible de l'inconscient. L'inconscient, c'est le Réel, je mesure mes termes. C'est le Réel en tant qu'il est troué <sup>14</sup> », troué par l'*Urverdrängung*, le trou dans le symbolique, le non-rapport sexuel, le pas d'Autre de l'Autre, l'interdit de l'inceste.

Lacan part de Freud et du réel du nœud à trois pour situer le Nom-du-Père. Freud avait pressenti les choses, y compris les trois registres. On pense tout de suite à la triade inhibition, symptôme et angoisse, que Lacan ne manque pas d'utiliser dans son nœud borroméen. « Freud n'avait pas l'idée du symbolique, de l'imaginaire et du

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, leçon du 18 mars 1975.

14. *Ibid.*, leçon du 15 avril 1975.

réel, mais il en avait quand même un soupçon <sup>15</sup> », et Lacan se reconnaît dans le droit fil de ses avancées théoriques.

Freud a utilisé les trois registres séparément les uns des autres et a inventé un quatrième terme pour tenir l'ensemble, c'est la réalité psychique, celle qu'il distingue de la réalité matérielle. Lacan résume très justement la réalité psychique en appelant ce quatrième rond le complexe d'Œdipe. Ce dernier permet à Freud de nouer, c'est-à-dire d'agencer logiquement, les pulsions du corps (imaginaire), les symptômes (symbolique) et l'angoisse (réel). Lacan remarque que cette modalité de nouage renvoie automatiquement au père symbolique de la fin de l'Œdipe, soit à l'amour du père et à Dieu le Père.

Dans *RSI*, dans la leçon du 11 février 1975, Lacan pose la question de la nécessité d'une quatrième consistance qui viendrait comme l'appoint d'un tore en plus, d'une fonction supplémentaire. Mais surtout, dans cette leçon, Lacan nous dit que Freud avait trouvé, inventé son Nom-du-Père sous la forme de la réalité psychique et du complexe d'Œdipe. Lacan prend à son compte l'idée que les Noms du Père sont la quatrième consistance, car l'interdit de l'inceste, dit-il, « c'est structural. Pourquoi ? Parce qu'il y a le symbolique <sup>16</sup> ». L'interdit, c'est le trou dans le symbolique, car il faut du symbolique pour que survienne le Nom-du-Père. Le trou dans le symbolique est le trou du refoulé originaire, le trou de l'inviolable, celui du réel de la castration ou du non-rapport sexuel, le « traumatisme », le trou d'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Ainsi, avec *RSI*, Lacan construit le nœud disons « freudien » avec trois registres superposés qui ont besoin d'un quatrième registre, la réalité psychique ou le complexe d'Œdipe freudien. Lacan renomme ce quart élément les Noms du Père.

À partir de son travail sur Joyce, Lacan considère qu'en fait le quatrième rond freudien (le Nom-du-Père) est impliqué dans le nœud borroméen. C'est le Nom-du-Père sur le versant *père-version*. Il dit dans *Le Sinthome* que le nœud borroméen « n'est que la traduction de ceci [...] que l'amour, et par-dessus le marché, l'amour que l'on peut qualifier d'éternel, s'adresse au père, au nom de ceci qu'il est porteur de la castration. C'est au moins ce que Freud avance dans

15. *Ibid.*, leçon du 14 janvier 1975.

16. *Ibid.*, leçon du 15 avril 1975.

*Totem et Tabou* par la référence à la première horde. C'est dans la mesure où les fils sont privés de femmes qu'ils aiment leur père. [...] À cette intuition de Freud, j'essaie de donner un autre corps [...]. La loi dont il s'agit est simplement la loi de l'amour, c'est-à-dire la *père-version*<sup>17</sup> ». On est dans la névrose freudienne.

Dans *Le Sinthome*, Lacan sait par la topologie des nœuds qu'il faut un quatrième rond pour distinguer les trois autres. Il lui garde le terme Nom-du-Père mais il le pluralise et sa fonction n'est plus de séparation ni de signification, elle est nommante. Lacan en parle à la fin de *RSI* et dans tout *Le Sinthome*. Ainsi, dans la séance du 15 avril 1975, il donne un nouveau sens au Nom-du-Père et remanie la fonction paternelle : ce sera non seulement le nom donné au père, mais la nomination par le père, l'acte même de nommer. Dire que le père nomme, c'est dire que sa fonction n'est pas de métaphore articulant le signifiant au signifié, soit le symbolique et l'imaginaire. Cette fonction de métaphore laisse le réel de côté.

Joyce permet à Lacan de comprendre que, quand les registres ne sont pas noués par la nomination paternelle, pas plus par la métaphore paternelle, il y a une possibilité pour la personne de se faire un nom aux yeux d'un public. En le baptisant père de son art ou de son œuvre, ce public le place en réalité comme l'enfant de cette reconnaissance. Cette modalité fait événement de nomination, elle fait acte dans le réel de sa structure et de son nouage, acte d'une filiation. Plus besoin d'en passer par les hallucinations ou les paroles imposées. « Je me suis permis la dernière fois de définir comme sinthome ce qui permet au nœud à trois, non pas de faire encore nœud à trois, mais de se conserver dans une position telle qu'il ait l'air de faire nœud à trois [...] Joyce a un symptôme qui part de ceci que son père était carent – il ne parle que de ça. J'ai centré la chose autour du nom propre, et j'ai pensé – faites-en ce que vous voulez de cette pensée – que c'est de se vouloir un nom que Joyce a fait la compensation de la carence paternelle<sup>18</sup>. » Pour le dire autrement, quand R, S et I ne sont pas borroméennement noués, il faut faire le trou par un nouage en se créant un nom *via* un acte de nomination qui vient de l'extérieur.

17. J. Lacan, *Le Sinthome*, *op. cit.*, p. 150.

18. *Ibid.*, p. 94.

## Conclusion

Dans les séminaires *RSI* et *Le Sinthome*, Lacan fait un pas supplémentaire aux conséquences importantes pour la direction de la cure et pour une certaine lecture de notre monde contemporain : les pères sont ramenés à des cas particuliers d'opérateurs de la fonction paternelle. Avec l'introduction du réel dans le sujet, la fonction paternelle est supportée par la nomination. Le tournant décisif est que le père n'est plus le seul agent de l'opération de filiation. Lacan garde l'expression « Nom-du-Père » mais ce nom désigne une fonction qui ne passe pas nécessairement par la médiation d'un père. Plus précisément, quand le père n'est pas l'agent de la nomination, il y a la possibilité d'y suppléer par la construction d'un « sinthome » qui fait acte de nomination.

Colette Soler, dans « Nomination et contingence <sup>19</sup> », développe plusieurs conséquences à l'acte de nomination :

– première conséquence, la fonction Nom-du-Père est disjointe de la famille, d'ailleurs la famille conjugale n'a jamais protégé de la forclusion. Ce n'est plus la famille qui fait le père, c'est un dire qui nomme et qui fait tenir ensemble les registres R, S et I nouant le « parlêtre ». Un dire qui fait événement, dit Lacan, à la hauteur de l'acte, l'acte de nouer les trois ronds de manière à en faire un nœud borroméen. Dans *Le Sinthome* <sup>20</sup>, il écrit nommer *n'hommer* pour dire que la nomination est un acte qui fait le nouage du nœud. *N'hommer* fait l'homme ;

– deuxième conséquence, la nomination est disjointe du sexe, tout simplement parce que les noms des Noms du Père ne sont pas sexués. Par exemple « l'Homme masqué » dans *L'Éveil du printemps* dont le sexe est très douteux ou Joyce l'artiste, le sans-corps qu'on peut dire asexué ;

– troisième conséquence, le nouage de la nomination est indissociable du lien social. Le nom, qu'il soit nom commun ou plus radicalement nom propre, doit être entériné par l'Autre pour être. On peut certes se vouloir un nom, certains se renomment par leurs œuvres, mais aucun ne s'attribue son nom.

19. C. Soler, dans *Revue du Champ lacanien*, n° 3, *La parenté : filiation, nomination*, EPFCL, février 2006.

20. J. Lacan, *Le Sinthome*, *op. cit.*, p. 130.

Ainsi, la nomination noue les trois registres et fait « sinthome », c'est-à-dire personnifie le sujet d'un nom qui lui est propre, qui le distingue des autres individus et qui peut ne pas concerner le père du sujet. Nous pouvons entendre la phrase de Lacan, dans la leçon du 13 avril 1975 : « Le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer [...] à condition de savoir s'en servir » avec Joyce, qui aurait réussi à se passer du Nom-du-Père tout en sachant se servir de la fonction de nouage par l'acte de nomination.

Pour finir, nous resterons sur cette leçon quand Lacan fait un jeu de mots pour finir la séance : « Vous devez en avoir votre claque, et même votre *jaclaque*, puisque aussi bien j'y ajouterai le han qui sera l'expression du soulagement que j'éprouve à avoir parcouru aujourd'hui ce chemin. Je réduis ainsi mon nom propre au nom le plus commun. »

Non pas que Lacan nous avouerait se supporter d'une structure psychotique, mais plutôt qu'il signerait là son passage d'un nouage à trois, où le Nom-du-Père est impliqué dans la structure du nœud, à un nouage à quatre, où le travail de son œuvre lui a donné un nom, entériné par les psys et même au-delà. Lacan indiquerait-il un exemple pour la fin de cure des névrosés : renoncer à s'appuyer sur le Nom-du-Père à condition de savoir s'en servir ?